Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 34 (1966)
Heft: 1

Artikel: L'amour grec [fin]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-567443

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'AMOUR GREC

Fin

Eschine, quadragénaire, écrit dans son discours «Contre Timarque»: «Aimer des jeunes gens bien faits est de moeurs convenables». Mais attention: les aimer pour leur bien; Eschine et ses semblables étaient d'abord éducateurs, et ensuite seulement pédérastes. Sophocle, un fameux lapin, s'éprend dans la cinquantaine d'un jeune échanson asiatique, aperçu lors d'un souper; il est à penser, vu la mauvaise réputation du vieillard, que le coup de foudre eut des suites sentimentales plus que pédagogiques. Au sujet du même Sophocle, Athénée nous conte plaisamment: «Un jour, il avait emmené hors d'Athènes un beau garçon pour jouir de lui. Le garçon étendit sur l'herbe son méchant manteau, et ils se couvrirent tous deux avec le chaud et riche manteau de laine du poète. L'affaire une fois faite, le garçon saisit le manteau de Sophocle et s'enfuit en lui laissant le sien». Comme quoi, rien de nouveau sous le soleil; nos «malheurs» d'aujourd'hui étaient déjà les «malheurs» des anciens Grecs. Le divin Platon («Le Banquet») voit dans l'amour grec «le point de départ de l'ascension philosophique vers la connaissance de l'Etre» — avec une Majuscule, ni plus ni moins; j'ignore si le droit canon s'intéresse à cette «donnée»? Le problème de l'amour grec tourmente beaucoup Platon (qui est incontestablement de notre bord). S'échauffant à son propre récit, et évoquant sans doute des souvenirs personnels, le philosophe traite complaisamment de «tout ce que fait un amant pour le garçon qu'il chérit, les supplications et les serments qu'il lui prodigue, les nuits qu'il passe au seuil de sa chambre, les cadeaux, les sérénades, les poèmes, les guirlandes qu'il se fait un plaisir de lui offrir, la constance sentimentale, dite «chasse amoureuse», dont il le poursuit inlassablement. Et dans les jardins d'Académus, où Platon enseignait la jeunesse dorée d'Athènes, le choix ne manquait assurément pas.

Quand deux amants s'éprenaient du même garçon, la guerre était leur triste lot. Ainsi s'explique la haine qui séparait les illustres hommes d'Etat Aristide et Thémistocle, tous deux follement amoureux du beau Stésilaos. — Et quand c'était deux garçons qui avaient ensemble le béguin du même amant? L'orage grondait, aussi avec éclairs de jalousie et averses de larmes. Alcibiade fit d'amères reproches à Socrate, qu'il trouva couché avec un beau jeune homme doit il était l'hôte à souper. «Les querelles, les brouilles et les douces réconciliations n'étaient pas rares entre amants et aimés, prétend Xénophon; car même dans les disputes et les fâcheries, on trouve un plaisir extrême». C'est ce qui s'appelle «s'y connaître en fait de jouissance». Mais le différend pouvait aussi tourner au drame, au crime passionnel: Archélaos, roi de Macédoine, fut assassiné par son mignon, Cratéas. De même les tyrans Alexandre de Phères et Périandre tombèrent sous les coups d'un petit ami bafoué.

A Athènes, le Ve siècle avant J. C. fut marqué par un large développement de la pédérastie. Solon lui-même, le sage Solon, archonte (magistrat) et réformateur de l'Etat, écrivait en — 594: «On chérit les gar-

çons à la jeunesse en fleur»; etc. Anacréon signait ainsi une lettre à son aimé: «Garçon au regard de vierge, je suis fou de toi!» Eschile et Pindare ont également laissé des «preuves de leur penchants pédérastiques; et pour être moins passionnées que celles de Solon et d'Anacréon, ces «preuves» n'en sont pas moins irréfutables — n'en déplaise à nos modernes commentateurs de la littérature grecque. Un tel amour était alors considéré comme honnête et noble.

Et l'amour impur et vénal, existait-il déjà? Oui; il a existé de tous temps. «Les garçons qui sa prostituaient pour de l'argent, encouraient le mépris général. On rangeait ces débauchés dans la catégorie des êtres les plus dégradés», dit Plutarque. On le dit encore de nos jours. Ces jeunes péripatéticiens recrutaient leurs clients dans la rue et aux carrefours, où ils attiraient leur attention par des artifices de toilette et des attitudes provocantes. Ils se rendaient au domicile de l'homme qui les appelait, ou se livraient aux caresses la nuit, en des lieux solitaires des fauborgs, sur la colline du Lycabette, même en pleine ville aux abords de la Pnyx (terrasse). De jeunes et beaux esclaves étaient aussi mis par leur maître à la disposition des amateurs, dans des maisons de prostitution masculine, sur lesquelles l'Etat prélevait un impôt (permico télos).

Comme je l'ai dit plus haut, «pédérastie» en vieux grec, signifie également «amour pur et désintéressé». Beaucoup de ces amitiés helléniques «homme et adolescent» restèrent pures et chastes, avec un caractère nettement «pédagogique». L'amant était un philosophe, un pédagogue, un poète, l'aimé était un étudiant; est-il besoin d'ajouter que les sciences spéculatives n'eurent jamais rien à perdre à l'échange de ces bons procédés. J'en veux pour preuve le «miracle grec» du siècle de Périclès. «L'amour des garçons ne devait se développer qu'avec l'essor de la divine philosophie», assure Lucien dans «Les Amours». Avez-vous remarqué le nombre considérable d'essais sur l'amour, par les penseurs de l'antiquité? C'est dire que le problème les tourmentait; dommage qu'il ne tourmente pas davantage nos penseurs modernes. Mais revenons aux amitiés helléniques, dont beaucoup étaient franchement des écoles «à deux» de vaillance, d'endurance, de courage, de préparation à la guerre — cette guerre toujours présente, comme aujourd'hui. L'amant se contentait alors d'être un guerrier modèle, qui apprenait à son aimé comment on lance le javelot et manie la fronde. A Thèbes, ville guerrière par excellence, quand l'aimé avait l'âge requis pour s'enrôler, l'amant lui faisait cadeau d'un équipement militaire complet. Et dans le corps de troupe, le jeune garçon prenait place à côté de son ami, «parce que l'amour est le seul stratège invincible». Plutarque renchérit: «Il arrive qu'on abandonne sur le champ de bataille les hommes de sa famille et de sa tribu; on n'abandonne jamais son ami». Le fameux «bataillon sacré» de Thèbes était composé uniquement d'amants et d'aimés, et c'est pourquoi on l'appelait «sacré». «Une poignée d'amants et d'aimés qui combattent coude à coude peuvent triompher de toute une armée», dit Platon, et il continue: «Un homme qui aime ne veut pas que son ami le voie jeter les armes; il en aurait autant de honte que d'une blessure dans le dos. De même il préfère mille fois la mort, plutôt que d'abandonner sur place son bien-aimé». Voilà comment on vainc, voilà comment on aime!

Il est incontestable que l'amour grec a contribué à donner sa forme originale à l'idéal moral qui couronne l'éducation hellénique. L'amant veut s'affirmer et briller aux yeux de son aimé; le cadet veut se montrer digne de son grand ami. La liaison amoureuse se révèle ici le terrain de choix où s'affronte une généreuse émulation. C'est, avant la lettre, l'esprit de chevalerie du moyen âge, fondé sur le sentiment de l'honneur. Mais le courage, l'amour, la gloire, l'honneur même, si importants soient-ils aux yeux des Grecs, ne représentent que le côté social et mondain de l'éducation. Or, les amants prétendent contribuer surtout à la formation morale et intellectuelle de leur aimé. Au temps de Périclès, il est dans les habitudes qu'un enfant athénien de parents riches fréquente l'école, où il apprend la lecture, l'écriture, le calcul, la musique, . . . et la gymnastique à la palestre; c'est là une formation primaire, celle dont doit se contenter un enfant laid, qui n'a pas trouvé d'amant. Mais le beau cupidon, où trouvera-t-il l'enseignement supérieur? Pas dans sa famille; son père s'intéresse davantage à ses affaires et à la vie publique de la cité, sa mère et ses sœurs sont des analphabètes. Et bien cet enseignement supérieur il le trouvera auprès de son ami, supérieurement instruit naturellement, qui aura à coeur de lui apprendre tout ce qu'il sait lui-même, d'élever son intelligence et son caractère, de former sa personnalité. Cette tradition de l'éducation pédérastique, assurément d'essence aristocratique, et propre à la Grèce, permet de transmettre de génération en génération, en plus d'un idéal misogyne de virilité totale, une ligne exclusivement grecque de la pensée philosophique, une vision exclusivement grecque de l'homme à l'image de ses dieux. Et cela nous ramène à Socrate, le modèle le plus pur des éducateurs grecs, que Xénophon nous montre entièrement dévoué à ses jeunes amis. Et c'est vrai; si l'on y regarde de près, l'on peut s'assurer que Socrate a donné un exemple très pur de la pédagogie fondée sur l'amour — l'amour des hommes, non l'amour d'un seul jeune homme. Platon, par contre, est le philosophe grec par excellence, celui qui enseigne à la grecque; il aime en éducateur et en amant «non platonique» le poète Alexis, et plus tard Dion de Syracuse, ses nobles élèves. Pythagore, également un pédéraste, écrit: «Entre amis tout est commun» — le savoir et les sentiments. Les stoïciens vont plus loin: «Le sage doit avoir de l'amour pour les jeunes gens dont la beauté laisse prévoir qu'ils sont bien doués pour la vertu». Epicure fait de l'amitié grecque une des raisons d'être de son fameux jardin. Plutarque ajoute: «L'amour est un service des dieux qui a pour fin l'intérêt et le salut des jeunes gens». — Les Grecs étaient très sensibles à la beauté physique, et croyaient qu'elle était la conséquence de la beauté morale. Pourquoi pas? et je me demande très sérieusement si la beauté de la philosophie grecque ne tient pas un peu à la beauté physique de tous ses jeunes philosophes? — «Mais Socrate était laid comme un pou! me ferez-vous remarquer?. — Justement, il est la sublime exception qui confirme la règle. Socrate n'a laissé aucun écrit; il n'a laissé que son exemple, comme Jésus. «Les Grecs se méfiaient de la science purement livresque, et même de façon générale de l'écriture. Pour eux, l'enseignement était chose vivante, de bouche à bouche, pardon de bouche à oreille, d'esprit à esprit».

«Et la jeune fille grecque, me demanderez-vous, n'avait-elle pas droit à une éducation primaire et supérieure, n'était-elle pas assez belle pour qu'une «amante» la désire? — La désire, oui! l'éduque, non! Dans la Grèce antique, l'enseignement féminin était inexistant; point de «bas bleus», sauf Sapho. Cela ne tenait pas à une question de beauté physique (le modèle de la Vénus de Milo prouve que la femme grecque est belle); cela tenait au fait que la femme était alors considérée comme quantité secondaire, inculte de nature et incapable de beaux sentiments, tout juste bonne pour assurer la descendance et tenir le ménage. Enfant, elle aidait sa mère et s'occupait des fleurs du jardin; jeune fille, elle filait la laine et jouait de la cithare; femme, elle devenait et restait épouse et mère; mais elle n'était jamais l'égale de l'homme, fût-ce de son enfant. La femme antique vivait très à l'écart, très retirée; son domaine était limité. Seule la courtisane (autrement dit l'affranchie totale) courait les rues jour et nuit, la courtisane à qui la perfection du corps importait davantage que celle de l'esprit. Aspasie cependant (maîtresse, puis femme de Périclès) brilla des deux beautés, celle de l'esprit et celle du corps. Mais la femme grecque en général, si elle manquait d'instruction, ne manquait cependant pas «d'amante». Les homosexualités féminine et masculine pouvaient se donner la main; elles étaient égales en tout. Et pas seulement à Athènes, mais bien pis à Sparte. Les jeunes filles spartiates s'adonnaient à toutes les disciplines sportives, comme les hommes. Comme eux aussi, elles étaient astreintes aux obligations militaires; les régiments de «soldates» spartiates étaient célèbres, tant à la guerre en armes, qu'à la guerre en dentelles.

Dans les Etats doriens (Crète), les amours garçonnières s'affichaient plus ouvertement encore qu'à Sparte et Athènes. Elles découlaient de la camaraderie militaire, du compagnonnage des guerriers; et les guerriers n'avaient pas à se gêner avec les civils. Les jeunes garçons de l'île étaient incorporés dans des bandes d'enfants de troupes; ils vivaient-là en commun avec leurs aînés, à table et au dortoir. «Ce sont les peuples belliqueux (Béotiens, Lacédémoniens, Crétois, Spartiates) qui ont été adonnés avec le plus de frénésie à l'amour des garçons», constate Plutarque dans son «Dialogue». En Crète, l'amant se déclarait aux parents. S'il était agréé, il faisait des cadeaux à l'objet de son amour, l'enlevait dans sa maison, le conduisait à la campagne, où il vivait avec lui pendant des mois. «En Béotie, hommes et jeunes gens s'unissaient par les liens d'un véritable mariage» (Xénophon). «A Sparte, les jeunes gens trouvaient un amant qui s'attachait à eux» (Plutarque). Les amants grecs représentaient donc la fine fleur de la société antique, les poètes, de nombreux philosophes et magistrats, les artistes, les militaires, les aristocrates, les riches, les évolués. Quant aux aimés, si gracieux, si gentils, c'était assurément la crème de la jeunesse et de la beauté hellénique.

Mais je terminerai (et ce sera ma conclusion) par un texte d'Aristophane, que vous pouvez trouver dans «Les Oiseaux»; le personnage qui parle est un Athénien rêveur: «J'aimerais une ville où, en m'abordant sur le cours, le père d'un joli garçon me ferait ce doux reproche d'un air offensé: «C'est du beau, flambard! tu rencontres mon fils quittant le gymnase, baigné de frais, et tu ne l'embrasses point, tu ne lui dis mot, tu ne l'attires pas contre toi, toi, un ami de la famille!» Bichon